

Smith (Marie Claude)
Tremblay (Bruno)
Genet (Jean) – exposition sur

Publié :

« Sténope sur Genet », *Spirale*, 153, mars-avril 1997, p. 4.

Titre : Sténope sur Genet

Bloc :

Selon Genet, Galerie L'Œuvre de l'Autre, du 7 au 19 novembre 1996

Cette exposition a été présentée dans le cadre d'un événement à l'UQAC, qui comprenait également un colloque et une mise en scène par Rodrigue Villeneuve de Splendid's de Genet.

Artiste et conservatrice de cette exposition, Hélène Roy développe une interprétation visuelle du poème Le condamné à mort, dans lequel elle voit des variations sur le corps, soit le corps devenu signe dans un traitement sériel. Le corps appartient à une écriture du désir qui renvoie la solitude à la promiscuité, ou encore de l'unique au multiple. Le corps de chacun est d'emblée situé dans un espace où tous les corps se combinent et accusent leurs différends. Elle fait ainsi référence à ce qui, chez Genet, met en jeu une négativité qui conduit à la perte de soi dans l'autre, dans la sexualité. Dans la scène finale de Pompes funèbres, Riton « ne désira plus qu'un surcroît de douleur afin de se perdre en elle. » Perte dans un gouffre métaphysique, perte par laquelle nous disons ce gouffre.

La question est de savoir si le sujet est infinitisé dans cette négation ou s'il vise en bout de ligne une fondation de soi qui le restitue à une économie de sens et de travail. Chez Bataille le sujet apparaît comme une synthèse impossible, le moi n'est pas retrouvé, l'oscillation est maintenue entre l'érotisme et la mort. Par contre chez Genet il semble qu'une **souveraineté du sujet** est possible, à mi-chemin entre un érotisme criminel et une attirance mystique pour la mort. à mi-chemin entre l'extase et le supplice : ambivalence obligée pour Genet homosexuel passif qui tend à l'excès, au dépassement, à la révolte et au soulèvement, — quand sa sexualité dépasse toujours son objet et conteste le primat du sujet. En même temps, la sexualité apparaît comme la révélation — souveraine — de soi, révélation de la Limite de l'existence, révélation qu'il n'y a pas d'extériorité à notre expérience, que celle-ci est souveraine et intérieure. Genet n'aura de cesse d'être un modèle de l'expérience de la solitude, de la limite, de la singularité, de la nudité, de l'altérité, — mais d'une altérité qui fait retour sur nous, car il n'a jamais demandé d'être notre autre.

Au plus souvent on regarde l'autre sans voir la position à partir de laquelle on le place comme autre, — sans voir que c'est nous qui le plaçons comme autre. Dans « (AN) Amorphose optique » de Marie-Claude Smith, le spectateur croyait voir l'autre

(on lui promettait des images de Un Chant d'amour : sexualité homo-carcérale) et se découvre dans l'image. En effet, le spectateur a dû coller son visage sur une grille de fer pour essayer de voir dans une chambre obscure l'image projetée par un sténopé (de *stenos*, « étroit », et *opé*, « trou ») sur un écran de mousseline. Une camera infra-rouge recueille l'image du spectateur, laquelle est superposée à la première image : le spectateur devient prisonnier dans le film. Le dispositif de l'« (An)Amorphose » semble rejoindre la valeur de provocation que Genet prêtait à l'œuvre d'art : il faut que l'œuvre puisse occasionner un dénuement du lecteur/spectateur : le moi est absorbé, le « je » se perd. En face d'événements subversifs il semble que le moi est comblé, gonflé, survolté par la nécessité d'agir. En fait ce n'est pas si simple, devant l'œuvre il faut également agir, il faut la composer en même temps qu'on l'écoute, l'écrire en même temps qu'on la lit, la peindre en même temps qu'on la regarde. Dans le premier cas l'action s'investit dans le corps de l'œuvre, alors que dans le deuxième cas il faut jouer de son propre corps. En fait, lorsque je m'investis dans l'œuvre, c'est que je vois en celle-ci un moyen de me transformer, un levier de transformation : devant l'œuvre il y a aussi un risque. Genet dit : « chaque homme fait sa pâture de tout. Il n'est pas transformé par la lecture d'un livre, la vue d'un tableau ou par une musique : il se transforme au fur et à mesure et, de tout ça, il fait quelque chose qui lui convient » L'œuvre apparaît alors comme le lieu d'un dépassement éthique, relais essentiel pour agir sur soi-même.

Pourtant Genet ne croit pas que l'art puisse changer la société : l'art offre une vision plus complexe et plus large du monde certes, mais ne provoque pas les mutations décisives que l'on peut attendre. L'action qui change le monde est dangereuse et, stratégiquement, l'œuvre littéraire constitue un substitut de cette action. La pulsion de meurtre peut être déviée en pulsion poétique, l'expérience de l'œuvre prend une dimension initiatique. Selon Genet, mieux vaut écrire un livre que commettre un meurtre. Car dans l'action sur le monde, il y a une nécessité de la trahison, du meurtre, de l'avilissement, du sacrifice ... qui est issue du fond rituel et archaïque d'où dérivent les rites de passage.

Autant l'expérience de la sexualité, poussée dans ses limites, peut rejoindre l'expérience centrale du sacré; autant elle risque la banalisation, la déssexualisation ou encore l'abstraction du « sexe ». C'est ce risque qu'à voulu prendre Genet, quand la littérature apparaît comme un moyen commode de produire une simulation de la limite et de l'excès. C'est ce risque qu'aurait retrouvé Daniel Jean chez qui l'œuvre apparaît également comme enfermement. Celui-ci a recopié à la main tout Le Miracle de la rose entre les lignes du roman imprimé. L'artiste se condamne à tirer son temps dans la longueur du roman, dans l'espace du livre. Les pages ont plus de sens, moins de sens ? Qu'importe ce qui est dit si les mots ne sont que des traces laissées au mur de la prison pour tuer le temps. Pourtant ces traces font toute la différence, lorsque la vie est devenue simulation et faux-semblant.

Il semble que pour Genet la volonté de se fondre dans le mal soit d'abord rédemptrice. Certes, le réprouvé genétien veut concentrer en lui tous les maux de l'humanité, ce qu'il a entrepris de faire parce qu'il a compris que le Mal est un lien, un relais et une articulation nécessaire dans nos sociétés humaines. Il ne s'agit donc pas de sauver le genre humain en le lavant de tous les péchés. Il s'agit uniquement, en se perdant dans le Mal, passé toute souillure, de se laver de soi-même. Pour Genet le Christ, ou Saint Vincent de Paul, parce qu'ils n'ont pas commis de crimes, ne peuvent apporter la rédemption. Selon Le Journal du voleur, on ne peut prendre en charge des crimes que si on les a commis. Le réprouvé de Genet commet les crimes qui le chargeront de la démesure du Mal, sans pour autant espérer la compassion d'un

Très-Haut, sans se glorifier d'apporter ainsi le salut du genre humain. De plus, il a plus de mérite à accomplir le Mal que Satan qui n'a pas de limites. Le traître, le criminel, s'est enfoncé dans l'Absolu, a transcendé son humanité, comme on ne saurait s'en donner l'idée.

Voilà qui maintient le réprouvé dans les visées d'une éthique de soi. Cette éthique ne laisse jamais s'introduire une espérance mystique : Genet croit en un Dieu non-mythologique, sans catéchisme et sans Église. Il refuse d'identifier un tel Dieu à quelque forme de justice d'ici-bas. En fait Genet a soif d'une autre justice, il refuse la justice de l'Occident chrétien. Car d'emblée il n'accepte pas sa condition d'humilié qui lui est imposé par l'ordre théocratique. A cette infériorisation il préfère le Néant, soit l'anéantissement de l'ordre moral de notre société et l'anéantissement de lui-même. En fait il appelle une autre justice puisqu'il réclame vengeance, puisqu'il vomit tout l'Occident chrétien. La vengeance est le seul but que peut encore se donner quelqu'un complètement démuné de buts : il ne désire plus que subversion, trahison, dénonciation, vengeance érotique, auto-destruction somptuaire.

C'est alors que la vengeance trouve sa vérité, car la pratique délibérée du mal a pour effet d'isoler le criminel de ses semblables, dans une solitude qui apparaît comme l'occasion unique de se plonger dans l'Absolu. L'éthique de Genet est une tension vers l'opprimé, mais elle est aussi une aspiration à la solitude que seul l'isolement des criminels peut offrir. La solitude est assurément le « noyau éthique » de Genet. Si le Mal permet de toucher à l'Absolu, la solitude permet de rejoindre une vérité. « La vérité, elle est possible si je suis tout seul. » — Carl Bouchard, à contre-courant de cette sublimation de la solitude, représente celle-ci comme une mécanique masturbatoire dont on ne sort pas, lorsqu'un cadran marque les soixantes minutes avec soixante photos où se donne à voir l'ombre d'un geste.

La vengeance mais aussi la trahison, la prostitution, ... tous ces actes solitaires **trouvent en eux-mêmes leur propre légitimation** pourvu que l'on aille assez loin, que l'on soit solitaire, et que l'ordre moral de la société ait été récusé, que la justice divine ait été défiée. C'est bien ce que nous propose « Divine : ou le défi de l'obscénité » de Bruno Tremblay, lorsque l'obscène trouve dans l'audace et la répétition sa légitimité — Il faut admettre cependant que cette auto-légitimation du meurtrier est impossible, sinon paradoxale. Car le crime a besoin de cette même justice qu'il pulvérise. Genet — et aussi Tremblay — ont besoin de la bourgeoisie pour affirmer leur transgression, ils veulent que la bourgeoisie reste ce qu'elle est. Pour approfondir le Mal, ils demandent la persistance du Bien. C'est pourquoi la légitimation du meurtre par l'acte est toujours à refaire.

Genet a d'abord été humilié comme enfant trouvé, sans maison, sans famille : la détresse affective de l'orphelin est devenu la solitude morale de l'homosexuel. Genet a choisi de défier les valeurs morales, de les récuser tout d'un bloc, de se plonger dans une abjection où il devient irrejoignable. Bientôt tout ce qui engendre le rejet et la solitude nous annoblit. Nous attendons une marque distinctive, un signe du destin, un symbole de l'enfance assassinée, comme le papillon de nuit déposé dans la main de « Se laisser pénétrer par elle » de Claudine Cotton. C'est grâce à un tel talisman que la trahison est érigée en dignité, que le traître devient héros.